

Prologue

La cave

Journal après journal, on me répétait les mots « Kafr Hamra ». Les combattants syriens que je rencontrais affirmaient que c'était dans ce village au nom étrange, au nord de la ville où je résidais, que je devais me rendre. *Kafr Hamra. Kafr Hamra.* Les Européens étaient tous là-bas. Les Anglais, les Français, les Belges. *Kafr Hamra. C'est la base des Occidentaux.*

Ces mots résonnaient dans ma tête, tournaient comme un refrain insistant malgré tous mes efforts. « Tu n'es pas allé à Kafr Hamra ? » me demandait-on d'un air médusé. De l'air de dire : « Mais qu'est-ce que tu fous ici, à Alep ? C'est là-bas que ça se passe. »

Il y avait juste un problème. Mon chauffeur, comme un grand nombre d'autres personnes, me conseillait au contraire d'éviter Kafr Hamra. Les militants, les journalistes, les gens du coin et même d'autres djihadistes étaient clairs sur ce point : les combattants de ce village étaient paranoïaques, violents, imprévisibles. Ils verraient d'un mauvais œil l'irruption d'un Occidental. Je cherchais mon fils, et alors ? Ces types s'en moquaient comme d'une guigne. On ne me disait jamais précisément

ce qu'ils feraient si un visage pâle tel que moi débarquait chez eux, mais ce n'était à l'évidence rien de réjouissant.

Tout le monde était d'accord sur une chose : il y avait bien des combattants venus d'Europe à Kafr Hamra. La question n'était pas là. La question, c'était plutôt de savoir si vous alliez en revenir en un seul morceau. Je repoussai donc au maximum ce voyage. Mieux valait suivre d'abord d'autres pistes. Je classai Kafr Hamra dans la rubrique « Dernier recours ».

À cette époque, j'étais depuis deux semaines en Syrie, où je m'étais rendu à la recherche de mon fils. En traversant la frontière, j'avais été saisi d'un courage inattendu, qui m'avait donné des ailes dans le chaos et l'incertitude des jours suivants. C'était comme une piqûre d'adrénaline, d'autant plus surprenante qu'avant de monter dans l'avion, je pensais ressentir exactement le contraire à mon arrivée : une peur glaçante, paralysante. Un peu comme lorsque vous vous demandez, en plein milieu d'une bataille, si vous devez prendre vos jambes à votre cou ou sauver vos camarades. Ce genre de peur.

Mais non. J'eus l'impression d'être un géant lorsque je débarquai en Syrie – rajeuni, audacieux, prêt à prendre des risques que j'aurais qualifiés d'insensés, là-bas en Belgique. C'était une véritable bénédiction. Après des mois à me torturer sur la conduite à suivre pour aider Jay, j'étais enfin sur place, je remontais des pistes, j'agissais. Je prenais des contacts, je rassemblais des informations. Certaines ne valaient pas tripette, mais d'autres me rapprochaient de mon fils. Tout comme lui, je mettais ma vie en danger.

Est-ce que j'avais peur ? Oui, parfois. Très peur, même. Mes mains tremblaient quand j'allumais les Marlboro de contrebande dégueulasses que tout le monde fumait

en Syrie (bon sang, ce que je n'aurais pas donné pour du bon tabac de Virginie !). Mais honnêtement, je ne m'étais jamais senti aussi vivant depuis des années. Vous pouvez faire confiance aux journalistes qui affirment que les zones de guerre sont des lieux addictifs. Je ressentais les premiers effets de cette drogue et j'aimais ça.

Mais ces deux mots, *Kafr Hamra*, continuaient de tourner dans ma tête. J'avais beau être audacieux, je ne voulais toujours pas m'y rendre. Je croyais, évidemment, les djihadistes qui m'en avaient parlé. Certains de ces types arboraient des cicatrices, des blessures de guerre mal soignées. Ils avaient connu le combat, perdu des amis, affronté des tanks, des bazookas et les avions du président syrien Bachar Al-Assad. Du sérieux qui, à mes yeux, les rendait crédibles. S'ils me disaient, avec certitude, de ne pas faire quelque chose, je les écoutais.

Je ne me rendis donc pas tout de suite à Kafr Hamra. Je suis courageux, pas stupide.

Une semaine plus tard, je n'avais toujours pas le moindre indice sérieux quant à l'endroit où se trouvait Jay, en tout cas pas la moindre information sur laquelle deux personnes s'accordaient. Je ne pouvais pas ignorer Kafr Hamra plus longtemps : tous les signes y menaient. Il fallait que j'affronte ma peur. Je n'étais pas venu en Syrie pour tourner en rond comme un poulet sans tête et m'offrir en pâture à la visée des snipers.

Le choix était simple : soit j'allais à Kafr Hamra, soit je rentrais chez moi.

Je fis part de ma décision à nos guides, à mon chauffeur et aux deux journalistes avec lesquels je voyageais, Narciso et Joanie. Nous quittâmes Alep et prîmes la route du village, barrée tout du long d'inévitables postes de

contrôle. Mon ventre se serrait chaque fois qu'un djihadiste passait la tête par la fenêtre pour demander qui nous étions. Je ne pipais mot, conformément aux instructions. Narciso et Joanie restaient eux aussi silencieux. C'étaient les moments que nous redoutions le plus.

J'étais épuisé. Ma peau pelait sous la morsure du soleil et j'avais déjà perdu cinq kilos. J'aurais tout donné pour ne plus voir une assiette d'houmous de ma vie. Je rêvais d'une douche chaude, d'un bon whisky, d'un vrai lit. Mais je ne pouvais pas repartir sans avoir visité ce village.

Nous arrivâmes à la villa, plus grande que je ne l'avais imaginé et peinte couleur sable. Deux types armés montaient la garde, le visage dissimulé par des cagoules. Ils braquèrent leurs AK-47 sur notre capot.

— Qui êtes-vous ? demanda l'un des deux, en arabe.

— C'est le père du Belge, expliqua mon chauffeur. Celui qui cherche son fils.

Les soldats se consultèrent, puis l'un d'eux rentra en courant dans la villa. J'attendais dans la voiture, luttant contre une furieuse envie de fumer. Jay était-il à l'intérieur ? Reverrais-je enfin son visage, pourrais-je l'embrasser ? Ou allais-je apprendre qu'il était mort ?

Le garde ressortit enfin de la maison. Il me montra du doigt.

— Toi. Et vous deux, ajouta-t-il à l'intention des Syriens qui nous avaient conduits là.

Narciso et Joanie baissèrent les yeux – je crois qu'ils étaient ravis de pouvoir rester dehors. Je pris une profonde inspiration, je mis pied à terre et je suivis le jeune homme. Mon cœur battait la chamade. Près de la porte d'entrée, une rangée de chaussures. Je l'étudiai discrètement pour voir si je reconnaissais celles de Jay, mais je ne voulais pas me faire remarquer et passer pour un détective de

pacotille. J'enlevai mes chaussures et les plaçai à côté des autres.

Mes guides restèrent près de la porte tandis que je m'enfonçais dans la villa. L'entrée donnait sur un salon dont les meubles avaient été repoussés contre les murs. Des manettes étaient branchées dans une Playstation, des câbles noirs serpentaient de la console vers une télévision plate accrochée au mur. Il devait y avoir une vingtaine d'hommes dans la pièce. Certains portaient leur cagoule, d'autres non. Leurs regards m'accompagnèrent dans un silence pesant.

Un homme était installé sur un petit canapé, seul. Il avait d'intenses yeux noirs, un nez fort, de longs cheveux noirs, une épaisse barbe noire. Il ressemblait étrangement à Jésus, mais c'était le cas de nombreux djihadistes. Sa jambe droite était allongée sur le sofa, un coussin sous le genou. Il semblait blessé. Je n'appris que plus tard que je me trouvais face à Abou Absi, le premier émir syrien à avoir prêté allégeance à Daech, un fait qui datait de quelques mois à peine.

Voilà contre quoi les gens d'Alep m'avaient mis en garde : la folie de ce nouveau groupe qui ne s'appelait pas encore « État islamique ». On percevait déjà qu'ils étaient différents des autres.

D'un geste de la main, Absi m'ordonna d'avancer. Je fis quelques pas, prudemment. J'avais le sentiment que si je m'approchais trop vite de l'émir – je supposais qu'il s'agissait de lui – je serais coupé en deux par une rafale de fusil automatique avant même de l'atteindre.

Je m'assis sur le tapis devant lui. Je n'eus pas le temps d'ouvrir la bouche qu'il annonça :

— Il n'y a pas de Belge dans mon groupe.

Mon cœur s'alourdit. J'avais vraiment espéré retrouver

Jay à cet endroit. Mais l'affirmation de l'émir ne me laissait pas le moindre espoir.

— Est-ce que vous savez... commençai-je.

Absi claqua des doigts. Tout devint noir – on venait de m'abattre une cagoule sur la tête. Je sentis mon propre souffle balayer ma peau, une bouffée de panique m'électrifier. Je hurlai.

Des mains me relevèrent et me poussèrent. On m'entraînait. Derrière moi, des cris résonnaient. Que disaient-ils ?

Voilà, c'était le scénario que j'avais redouté, exactement ce qui était arrivé à Daniel Pearl et à d'autres Occidentaux. Kidnapping, captivité, exécution. Je me débattis, mais j'étais prisonnier de mains fortes et brutales.

Soudain, le sol s'évanouit sous mes pieds. Je trébuchai, persuadé que l'on venait de me précipiter dans une fosse, et je tournai la tête en prévision de l'impact. Mais mes pieds touchèrent presque aussitôt une surface solide. Des marches. Nous descendions dans une cave.

Je dévalai maladroitement l'escalier. Les voix continuaient de crier en arabe, furieuses. Sous la cagoule, l'air s'échauffait. Je haletais et je m'exclamai :

— Qu'est-ce que vous faites ?

Les djihadistes entreprirent de me fouiller, sans douceur. Ils ne mirent pas longtemps à trouver mon téléphone et mon passeport. Ils les prirent, puis me déshabillèrent – ma chemise trempée de sueur, mon pantalon, mes chaussettes. Quelque chose percuta mes côtes. Un poing, pensai-je. La douleur me plia en deux, irradiant dans tout mon torse.

— Comment tu savais où nous trouver ? hurla une voix en anglais. Qui t'a dit où nous étions ?

Je ne pouvais plus respirer. Avec peine, je balbutiai quelques mots :

— Un... un combattant.

— Quel combattant ? Son nom ?

— Je ne le connais pas. À Alep... C'était à Alep.

J'ignorais vraiment son nom. Et puis, plus d'un soldat m'avait mis sur cette piste.

— C'est ton fils qui te renseigne sur notre groupe, c'est ça ?

La question me fit paniquer. Devais-je en déduire que mon fils était là ? Et qu'à cause de moi, il risquait de passer pour un espion ?

— Non ! J'ai trouvé cet endroit tout seul !

On me frappa à la tempe, sans doute avec la crosse d'un fusil. Des traits blancs fusèrent derrière mes paupières avant de s'éparpiller dans toutes les directions. Je tombai à genoux, puis basculai en avant.

N'aie pas peur, me répétais-je. Tout le monde a un père. Tout le monde comprend l'amour d'un parent pour son enfant. C'est un sentiment universel.

À travers le tissu, je vis une lumière vive toute proche. Elle me suivait comme un halo dans l'obscurité. Je compris qu'ils filmaient la scène. Comme pour Danny Pearl. Je me représentai soudain la vidéo telle qu'on la verrait : un type à genoux, à moitié nu, une cagoule sur la tête. *L'un d'eux doit avoir un couteau à la main, l'un des types autour de moi. Il attend son tour. Un signal.*

C'est la fin. Cette fois, c'est sûr.

J'allais mourir sans revoir mon fils.

Qu'est-ce qui me conduisit à me rendre en Syrie, en 2013, dans l'espoir d'arracher mon fils unique aux griffes de Daech ? Un cocktail de gènes et de géographie, une jeune fille marocaine et une blessure ouverte dans l'esprit de Jay après une rupture douloureuse. Mais il faut aussi chercher le début de cette histoire dans mes propres origines.

Je vis le jour en Flandre, la région de Belgique de langue néerlandaise, où je reçus une éducation chrétienne. Ma famille était un mélange de libéraux et de catholiques dévoués. Je me rappelle encore le journal qui arrivait chez mon oncle orné de timbres et de tampons étrangers. J'aimais lire son titre, *Pravda*, avec sa typographie exotique (les A arboraient deux barres transversales, cool !). Mon oncle était persuadé que la Révolution était proche et que nous étions à l'aube d'un monde nouveau.

Pendant que mon oncle lisait sa *Pravda* et assistait à des manifestations syndicales, les autres membres de ma famille allaient à l'église, priaient pour les brebis égarées, travaillaient dur et faisaient du bénévolat dès que possible. De ces deux courants de pensée opposés, je gardai la certitude que quelle que fût ma trajectoire dans la vie, je devais contribuer à l'amélioration du monde.

Un sentiment qui s'affirma dans l'école catholique que je fréquentai pendant des années.

J'ai toujours été un idéaliste. Toujours, j'ai cherché des causes au nom desquelles me battre. Je voulais que l'on me montre comment sauver la planète, ou au moins quelques-uns des êtres qui la peuplent.

J'étais impatient de me lancer dans la vie. À dix-sept ans, je quittai donc l'école pour m'engager dans la Composante Terre, l'armée de terre belge. Je fus affecté à un bataillon d'infanterie. Pour moi, être soldat voulait dire aider les autres. C'était aussi simple que cela.

Je m'étais engagé pour une seconde raison : les films de guerre américains. J'en étais fan, et ce furent eux qui me donnèrent l'envie d'être soldat. *Platoon*. *Voyage au bout de l'enfer*. *Apocalypse Now*. Ces films étaient si intenses que vous en ressortiez électrisé, des frissons sur la peau. Qu'éprouverais-je dans une zone de guerre ? Comment me comporterais-je ? La plupart des jeunes gens veulent devenir des héros, sauver des innocents d'un destin funeste. Moi le premier.

Je n'avais jamais prêté attention au fait que ces films se terminaient tous mal. J'avais dix-neuf ans. Les fins ne comptaient pas.

À l'époque où je me suis engagé, la guerre dans les Balkans faisait rage, et on m'assigna à une unité de maintien de la paix des Nations unies. J'échangeai mon casque vert contre un bleu, et mes camarades et moi devînmes « observateurs » dans une zone en pleine ébullition. J'étais excité comme une puce.

Nous fûmes envoyés en Slovénie pour garantir la paix entre deux factions hostiles. Après que la Slovénie avait déclaré son indépendance de la Yougoslavie,

le 25 juin 1991, une guerre courte et violente s'était ensuivie entre l'armée yougoslave et les rebelles slovènes. Un traité avait été signé, mais il n'avait pas mis fin aux tensions et au ressentiment. Notre rôle était d'empêcher que des hommes ne s'entretuent au nom d'anciennes querelles. En tant qu'observateurs, nous n'étions pas censés intervenir. Nous étions des spectateurs armés au milieu d'un océan de violence.

Un jour, nous remontions une rue dans un véhicule blindé blanc, les lettres U N peintes en grands caractères noirs sur ses flancs. Nos immenses roues de caoutchouc ronronnaient sur le tarmac. C'était une journée chaude, ensoleillée. On devinait un beau ciel bleu par la trappe de toit.

Nous atteignîmes un barrage. À travers le judas à l'avant du blindé, nous vîmes des hommes armés approcher. Soudain, un canon entra par le judas.

Le temps s'arrêta. Je fixai le métal noir et usé de l'arme. Cette fois, nous n'étions pas dans un film. Francis Coppola n'était pas derrière une caméra pour me dire quoi faire, comment réagir. La kalachnikov était à trente centimètres de mon visage, le magasin chargé de balles réelles. Je pouvais à peine respirer.

L'adrénaline m'incitait à agripper le canon pour le repousser, mais ce n'était pas le moment de jouer les héros. Notre capitaine cria aux hommes à l'extérieur que nous étions en contact avec notre quartier général et qu'en tirant, ils déclencheraient un incident international. Nous appelâmes le QG par radio. Nous regardions le canon en essayant de ne pas faire de mouvement brusque.

Après dix minutes, le canon ressortit, mais les hommes se tenaient toujours au milieu de la route. Nos officiers négocièrent avec les leurs tandis que le jour

rafraîchissait. Après de longues délibérations, nous fûmes enfin autorisés à reprendre notre chemin.

Ce fut mon premier goût de la guerre. Une expérience intéressante, mais je n'oublierai jamais cette sensation glaciale, l'intuition d'être passé à deux doigts du drame.

Deux mois plus tard, nous nous tenions dans un poste d'observation fortifié dominant une ville frontalière. Une pile de sacs de sable nous protégeait des balles, un gros radiocassette crachait du rock à plein volume. Quelqu'un avait mis un album des Stones, *Aftermath*. Nous nous ennuyions à mourir, nos blagues ressassées à l'envi ne faisaient plus rire personne, pas davantage que les souvenirs des filles que nous étions parvenus – ou pas – à séduire à l'école.

Tout à coup, des coups de feu éclatèrent à une centaine de mètres de nous. Les balles traçantes striaient le ciel au-dessus de nos têtes. Mon premier souvenir de ce moment, c'est le morceau qui se jouait en fond, *Paint It Black*. Ta-da-da-da-da-da-da, le riff inquiétant de Keith Richards, accompagné du rythme sinistre martelé par Charlie Watts sur sa batterie. C'était complètement irréel, et *parfait*. Nous avions l'impression d'être en plein film de guerre. Nous partîmes d'un rire hystérique, hurlant par-dessus le vacarme que c'était exactement comme dans *Apocalypse Now*.

Nous n'étions pas autorisés à riposter car nos vies n'étaient pas véritablement en danger, du moins tant que les tirs ne se faisaient pas plus précis. Impossible de toute façon de savoir d'où ils venaient. Mais ce baptême du feu avait quelque chose d'exaltant. Bienvenue à la guerre.

Je n'ai jamais tué personne. Je n'ai même jamais fait usage de mon arme. Mais je vis des soldats utiliser la leur et recevoir des balles, et ce spectacle m'endurcit.

Plus tard, cette expérience me serait utile. Avant de se rendre en Syrie, mieux vaut avoir une certaine habitude du sifflement des balles, des armes en général et de celles que l'on pointe sur vous en particulier.

Après avoir quitté l'armée, je décidai de partir en vacances en Afrique occidentale. J'ai toujours adoré voyager, chose que je n'avais pas eu l'occasion de faire dans ma jeunesse. La Slovénie m'avait plu, mais je voulais découvrir des pays qui ne ressemblaient à rien de ce que je connaissais.

En Afrique, tout me parut neuf, différent. Les sons, les saveurs, la vision du monde. Dans les petits villages du Nigéria, on entendait les singes agiter les branches dans leur course folle à travers la canopée. L'odeur de la poussière, les femmes qui vendaient leurs marchandises accroupies au bord de la route, composaient un paysage unique et inimitable, typiquement africain. J'étais sous le charme.

Au cours de ma deuxième semaine de vacances, je rencontrai Helen, une Nigériane au sourire éblouissant. Ses grands yeux bruns et sa silhouette gracile lui prêtaient un air innocent. Je découvris plus tard une véritable combattante derrière cette façade, mais mon instinct premier fut de la protéger. Nos regards se croisèrent, j'osai lui parler. La vie suivit son cours et deux mois plus tard, Helen était enceinte.

Les couples mixtes ne sont pas chose commune en Belgique. En Flandre, c'est vrai, on nous regardait dans la rue. Mais le concept de racisme m'était étranger, alors je m'en moquais. J'aimais Helen, c'était tout ce qui comptait.

Helen désirait se marier dans son village d'origine, au Nigéria. Je sautai sur l'occasion. Son père était un homme important à Benin City, au sud du pays, le chef d'une grande tribu. Sa famille voulait elle aussi un mariage traditionnel. J'acceptai – qui préférerait un ennuyeux mariage flamand ? Ma nouvelle vie semblait marquée du sceau de l'aventure.

Je passai des moments merveilleux dans le village, à parler aux oncles et aux cousins de ma future femme. Je voulus tout savoir d'eux. Comment leurs ancêtres vivaient-ils ? Leur médecine traditionnelle – les herbes et les racines que dispensaient leurs sorciers aux malades – était-elle réellement efficace ou un simple placebo ? Ils me parlèrent du vaudou, je les vis sacrifier des chèvres et des poulets, répandre leur sang en grands arcs rouges tout en dansant au cours de cérémonies sacrées. Ils me donnèrent des crânes remplis d'eau et m'ordonnèrent de boire.

Pour notre mariage, je portais une longue chemise africaine. Helen resplendissait dans sa tenue vive traditionnelle. Nous regagnâmes la Belgique peu après la cérémonie et Jejoen y vit le jour le 29 janvier 1995. Je le surnomma aussitôt « Jay ». Ce fut pour moi un moment d'intense harmonie. L'arrivée d'un fils m'enchantait. Je pourrais un jour jouer au football avec lui, faire du ski nautique, ou lui parler des filles quand il commencerait à s'y intéresser.

Jay était un petit garçon modèle.